

# Musée Réattu

Projet de mécénat restauration

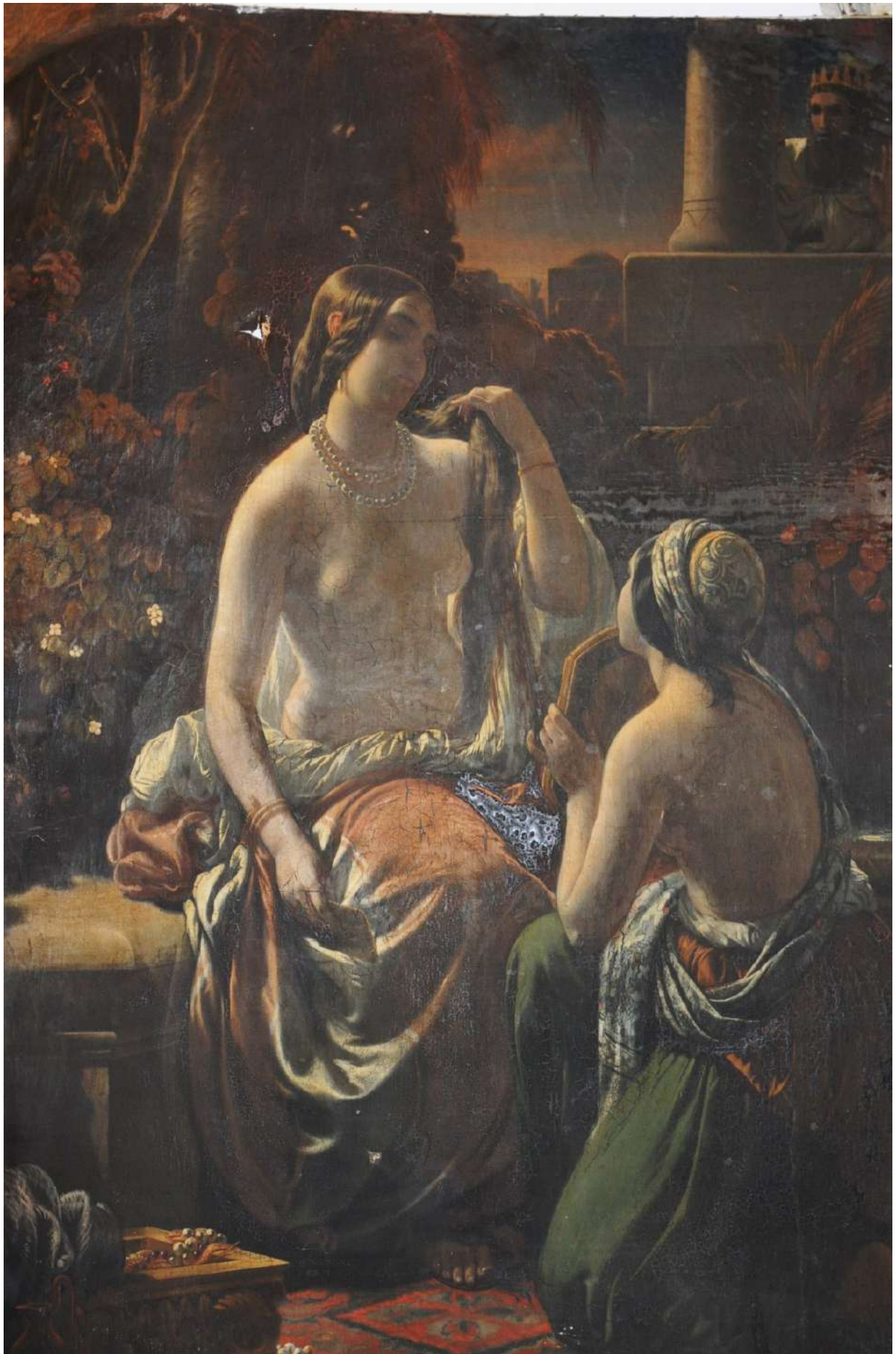
2022



MUSÉE RÉATTU



ARLES  
PATRIMOINE MONDIAL DE L'HUMANITE



## Le contexte

Le musée Réattu travaille actuellement à l'élaboration d'un nouveau plan pluriannuel de restauration de ses collections. L'œuvre de Jacques Réattu, longtemps prioritaire en regard de son importance scientifique pour le musée qui porte son nom, est aujourd'hui en grande partie traitée, laissant place à d'autres corpus de collections et notamment à des œuvres provenant essentiellement de trois sources : les acquisitions de Réattu ; les acquisitions de sa fille Élisabeth Grange ; les œuvres envoyées à Arles par l'État, qui sont venues enrichir les collections du musée et de la Ville dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ces collections participent à faire du musée d'Arles un musée des beaux-arts à part entière et pas uniquement un musée monographique, centré exclusivement sur l'œuvre de Réattu. Mais, pour l'instant, la plupart des œuvres concernées sont inaccessibles du fait de leur mauvais état de conservation.

C'est pourquoi l'accent sera mis, dans les années à venir, sur ces peintures qui combleront à termes les manques identifiés dans les collections permanentes, tant du point de vue chronologique que thématique.

Afin de lancer cette dynamique, un tableau a été sélectionné pour être soumis à l'avis des Amis du Musée, dans le cadre d'un appel au mécénat pour sa restauration :

### **Joseph-Léon-Roland de Lestang-Parade**

**1810 - 1887**

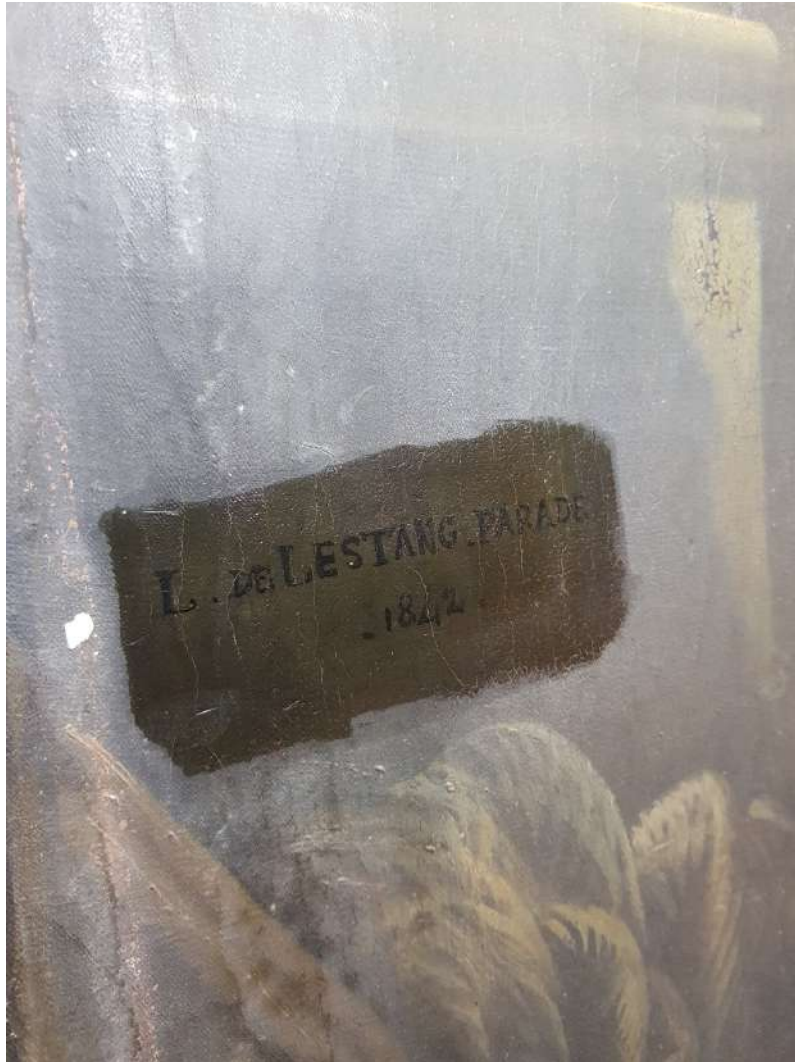
***Bethsabée à sa toilette***

**1842**

**huile sur toile**

**H : 228 cm ; L : 166 cm**

## L'artiste



Signature du peintre et date de réalisation du tableau, rendue visible après un rapide dégrassage du vernis.

**Joseph-Léon-Roland de Lestang-Parade** est un peintre d'histoire né à Aix-en-Provence en 1810 et mort en 1887. Il est issu d'une illustre famille originaire d'Arles, les Lestang-Parade, qui donna plusieurs consuls à la ville, des chevaliers à l'ordre de Malte et des parlementaires à Aix-en-Provence.

Élève de Paul Delaroche (Paris, 1797-1856) et François-Marius Granet (Aix-en-Provence, 1775-1849), il exposa au Salon de 1833 à 1847. Il obtint une médaille de deuxième classe en 1835 et une médaille de première classe en 1839.

Il aurait ensuite enseigné à l'école des beaux-arts de Paris, où il aurait notamment eu pour élève le peintre **Jean-Baptiste-Marie Fouque** (Arles, 1822 – Lorient, 1880),



dont le musée Réattu conserve, entre autres, un grand portrait d'Élisabeth Grange. Lestang-Parade réalise pendant sa carrière plusieurs copies de portraits de personnalités illustres pour le château de Versailles, ainsi que des œuvres pour des églises et des bâtiments civils (hôtels de ville, préfectures). Une de ses toiles, *Le Camoens meurt à l'hôpital de Lisbonne*, exposée au Salon de 1835, fait partie des collections du musée Granet d'Aix-en-Provence : récemment prêtée au Musée d'Orsay pour l'exposition « Le modèle noir », elle représente un esclave qui aurait inspiré Paul Cézanne pour son célèbre tableau « le noir Scipion » (1867). Enfin, d'après les inventaires du Centre national des Arts Plastiques, la Ville d'Arles serait dépositaire de deux autres tableaux de ce peintre : une *Nativité* d'après Pierre Mignard (avant 1847) et une représentation du *Martyre de saint Genest* (avant 1846), dont la situation reste à éclaircir.

## L'œuvre

### Description

La scène représente **Bethsabée** (en hébreu : *beth-shéba*, « fille du serment »), personnage tiré de la Bible (II<sup>e</sup> Livre de Samuel, XI, 4) . Femme d'Urie le Hittite, elle devint **l'épouse du roi David** à la suite de son rapt et du meurtre de son premier mari par le roi. Le premier enfant qu'elle aura de lui mourra. Le second, Salomon, succédera à son père et deviendra roi.

La représentation de Bethsabée au bain est un sujet récurrent de l'histoire de la peinture, que l'on retrouve notamment chez Véronèse (XVI<sup>e</sup> siècle), Artemisia Gentileschi (XVII<sup>e</sup> siècle) et bien sûr Rembrandt, dont la *Bethsabée au bain tenant la lettre du roi David* (1654), conservée au Louvre, est probablement la plus célèbre version. Bien que tiré de la Bible, le sujet est évidemment prétexte à représenter un nu féminin. Se déroulant au Moyen-Orient, il intègre logiquement, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'imaginaire orientaliste, au même titre que les odalisques et les baigneuses de **Delacroix** et **Ingres**. En 1841, soit une année avant la présentation de la *Bethsabée* de Lestang-Parade, **Théodore Chassériau** présenta au Salon *Esther se parant pour être présentée au roi Assuérus*, autre exemple éminent de cet engouement pour ces thèmes bibliques, reflétant un Orient imaginaire et teinté d'érotisme.

Lestang-Parade choisit ici de représenter le moment fatidique où David, lors d'une promenade dans son palais, aperçoit Bethsabée en train de se baigner.

Dans sa manière de traiter le sujet, le peintre s'inscrit dans la veine de son maître Paul Delaroche, qui proposa en son temps une nouvelle vision de l'Histoire, à la fois narrative et dramatique, et participa à la vogue historiciste de l'époque romantique. Avec un grand sens de la théâtralité et de la psychologie, Delaroche aimait représenter l'instant précédant le drame et procéder à une sorte d'« arrêt sur image », participant ainsi à l'élaboration d'un type nouveau : la peinture de genre historique.

C'est ce procédé que l'on retrouve ici par le biais de la figure de David, caché

derrière une colonne, dont l'attitude trahit la stupéfaction qui le saisit à la vue de la beauté de Bethsabée.

D'un point de vue esthétique, Lestang-Parade partage avec son maître le même goût des carnations rondes et lisses – auxquelles il donne néanmoins un aspect plus vaporeux – et semble emprunter à Ingres le goût des draperies élaborées, à l'image du turban de la servante.

### **Histoire et statut de l'œuvre**

L'œuvre aurait été commandée à l'artiste par l'État en 1842 pour le Ministère de l'Intérieur, présentée à Paris au Salon des Artistes vivants (n°1265), puis envoyée à Arles, où elle est reçue officiellement par le Maire le 11 janvier 1845. Elle reste néanmoins inscrite au registre d'inventaire du Centre national des Arts Plastiques (n°PHF-43677). Vue dans les locaux de l'Hôtel de Ville en 1902, elle avait depuis « disparu ». En fait, œuvre religieuse, la peinture avait été rejointe un ensemble de peintures des églises d'Arles avec lesquelles elle est restée cachée jusqu'en 2021. A l'occasion de la mission de récolement de 2006, le CNAP avait par ailleurs transféré ce dépôt au musée Réattu. En avril 2015, dans le cadre du transfert de propriété des œuvres déposées par l'État aux collectivités territoriales avant le 7 octobre 1910, une liste des œuvres transférables et non transférables a été adressée à la ville d'Arles. L'œuvre en question faisait partie des œuvres non transférables et est donc toujours un dépôt du CNAP, qui a validé le projet de restauration.

## **Le projet de restauration**

Du fait de ses pérégrinations, l'œuvre a souffert de plusieurs types de dégradations : dégât des eaux, trous et lacérations, exposition prolongée à la poussière etc. Néanmoins, ces altérations ne sont pas irréversibles et le châssis, tout à fait sain, pourra être réutilisé. Le problème majeur est arrivé en réalité quelques années après sa création : celui des **craquelures de séchage**, appelées aussi « craquelures prématurées », « crapaudine » ou « peau de crapaud ». Elles ont pour origine la technique même de l'artiste et pourraient être liées à l'emploi excessif de produits siccatifs (accélérant le séchage) dans les préparations, qui donne cet aspect sombre et remplace à terme les parties peintes. C'est ce même problème qui toucherait, par exemple, le célèbre *Radeau de la Méduse* de Théodore Géricault, conservé au Musée du Louvre.



Craquelures de séchage, caractéristiques de certaines peintures de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'enjeu de la restauration sera donc d'atténuer ces craquelures sans toutefois procéder à une restitution illusionniste des parties manquantes, afin de rester dans une démarche pédagogique : ces altérations sont le résultat de l'expérimentation encore mal maîtrisée à cette époque de nouveaux matériaux et non un effet du temps que l'on peut effacer.

Certaines parties sombres – notamment le triangle formé par le drapé entre les jambes de Bethsabée et le miroir de la servante – et quelques craquelures profondes resteront en partie visibles mais, une fois la toile décrassée, les vernis anciens ôtés, remplacés et les trous bouchés, le tableau retrouvera toute la finesse de ses coloris et une pleine lisibilité des détails (nature morte à droite, feuillage à l'arrière-plan), rendant au tableau tout son pouvoir de séduction.

**La restauration est confiée à l'atelier Amoroso-Waldeis d'Avignon pour un montant de 13 368 € TTC.**

**Le projet de restauration a obtenu l'avis favorable de la Commission Scientifique Régionale de restauration de novembre 2021.**

## Le projet de valorisation

Avant la restauration en elle-même, le projet vise dans un premier temps à donner un statut légal clair à cette œuvre en procédant à une mise en dépôt officielle du tableau au musée Réattu. L'inscription au registre des dépôts sera validée en conseil municipal.

À l'issue de ces démarches, l'œuvre restaurée sera directement intégrée aux collections permanentes pour être exposée au grand public. Elle est en effet tout à fait pertinente dans le parcours, où plusieurs œuvres lui font déjà écho sur le plan thématique. Personnages bibliques, femmes orientales, figures érotiques de femmes à leur toilette et de femmes épiées sont en effet déjà l'objet de plusieurs tableaux présentés dans le musée comme *La femme à sa toilette* de Francesco Noletti (vers 1650), *La Madeleine pénitente* de Louis Galloche (vers 1727), *La justification de Suzanne* (1790) et *La toilette de Vénus* (1820) de Jacques Réattu, ou encore *La courtisane d'après Xavier Sigalon* de Jean-Baptiste-Marie Fouque (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle).



Francesco Noletti, *Femme à sa toilette*, vers 1650.





Jacques Réattu, *La toilette de Vénus*, 1820

Se tenant à la croisée de plusieurs grands courants de l'Histoire de l'Art – Néoclassicisme, Romantisme, Orientalisme – *La Bethsabée* de Lestang-Parade assurera aussi une transition intéressante entre les collections anciennes et modernes du musée, difficile à appréhender actuellement. Pourtant, on retrouve aussi des motifs proches de Bethsabée dans la partie moderne : *L'Odalisque* d'Ossip Zadkine (1934), les femmes orientales de la *La Grande frise* de Baya (1949) et les femmes nues et dansantes des dessins de la donation Pablo Picasso de 1971.



Baya, *Grande frise*, 1949.

Le projet de *La Bethsabée à sa toilette* de Joseph-Léon-Roland de Lestang-Parade constituerait le début spectaculaire d'une politique suivie de restauration s'intéressant à d'autres œuvres d'artistes du XIX<sup>e</sup> siècle – comme *L'Odalisque* de Félicie-Anne-Élisabeth Hadin, délicate et très fragile, ou le grand *Céix et Alcyone* de Amable-Paul Coutan, déposé par le Louvre en 1872 mais dont le transfert de propriété définitif à la Ville d'Arles est acté – qui donneraient une toute nouvelle lecture des collections beaux-arts du Musée Réattu.



Félicie-Anne-Élisabeth Hadin, *Odalisque*, 1827.



Amable-Paul Coutan, *Céix et Alcyone*, vers 1830.